

la science nous en dit. L'art, la poésie, et une certaine réflexion philosophique sondent le monde à une profondeur que nul télescope, nulle équation ne peuvent atteindre. » Il termine sur une large citation de Blaise Pascal, dans laquelle se trouve la phrase bien connue sur le roseau pensant et qui s'achève par cette fière affirmation : « par l'espace, l'Univers me comprend et m'engloutit comme un point ; par la pensée, je le comprends ».

On sait que les équations font fuir les non-mathématiciens ; le texte n'en comporte pas. Il est en revanche illustré en couleurs de nombreux schémas pédagogiques, de photos astronomiques et de vues d'artiste. Des encadrés constituent une autre « illustration », textuelle celle-ci, historique, culturelle, ou consacrée à tel astre exceptionnel, à tel outil de pointe. Des citations sont placées en exergue aux chapitres. Leur provenance extrêmement diverse est souvent poétique ou plus largement littéraire, on retrouvera là tout aussi bien Victor Hugo qu'Oscar Wilde, Nerval que Shelley ou des auteurs contemporains. Leur adéquation à l'exposé peut présenter de l'humour, en détournant des propos fort éloignés, comme ceux d'un économiste sur l'inflation (monétaire) appliqués à l'expansion de l'univers. On relèvera avec intérêt les passages où l'auteur démonte certaines élucubrations. Ainsi, celles entourant la catastrophe survenue dans la forêt sibérienne le 30 juin 1908, que d'aucuns ont voulu expliquer par la désintégration d'un astronef extraterrestre en perdition, d'autres par le passage d'un mini-trou noir qui aurait transpercé la Terre et serait ressorti aux antipodes, dans l'Atlantique sud. En fait, nous est-il rappelé, il s'agissait d'une météorite de cinquante mètres de diamètre, arrivée à une vitesse de quatre-vingt mille kilomètres / seconde et qui s'est désintégrée à huit mille mètres d'altitude. Les médias font parfois preuve d'extrapolations terrifiantes, tel le *Times* annonçant que le nouvel accélérateur de particules mis en chantier à Brookhaven (États-Unis) risquait d'engendrer un mini-trou noir capable d'aspirer la Terre. Là aussi, les choses sont ramenées à leur juste mesure : aucun accélérateur n'est susceptible — et de loin — de produire les températures auxquelles un trou noir peut se former. L'ouvrage fait la part entre les jeux de l'imagination pouvant mener sur une voie de recherche, et les balivernes.

Il comporte encore trois appendices, une bibliographie sélective, un index des noms propres et un index thématique. Il compte en tout près de six cents pages grand format, sous reliure toile et jaquette.

Françoise HÂN

Raphaël BARONI, Jérôme MEIZOZ et Giuseppe MERRONE : *Littérature et sciences sociales dans l'espace romand*. A Contrario. Revue interdisciplinaire de sciences sociales, vol. 4, n° 2, 2006.

La belle revue *A Contrario* consacre son dernier numéro aux croisements variés entre la littérature et les sciences sociales, en particulier dans l'espace romand. Il ne s'agit pas, au fil de la dizaine de contributions qui constituent le dossier, de dégager un modèle théorique unique qui permettrait de penser l'articulation entre ces deux champs de connaissance. L'intérêt de ce numéro spécial tient précisément au fait qu'il propose une

universitaire. Daniel Maggetti se situe lui aussi sur le terrain institutionnel, pour évaluer le statut de la « littérature romande » comme objet d'étude et pour constater la relation de nécessité qui la lie aux sciences humaines et sociales.

Les autres contributions font alterner l'analyse savante, l'étude historique, l'enquête, mais aussi le témoignage réflexif (bouleversant article de Jérôme David « Sur un texte énigmatique de Pierre Bourdieu »), le document (Giuseppe Merrone et Ami-Jacques Rapin livrent une analyse compréhensive du milieu du banditisme à partir des propos et du roman de Jean Chauma, ex-bandit converti à l'écriture) et l'entretien (Pascale Casanova et Jérôme Meizoz mettent au jour les « effets de frontière » entre les littératures française et romande). Ces différentes problématiques abordées contribuent finalement à répondre à deux grandes questions spéculaires : que font les sciences sociales à la littérature ?, que fait la littérature aux sciences sociales ?

Les sciences sociales déplacent et déplient la littérature, comme le montrent les articles de Céline Cerny, de Stéphane Pétermann, de Kristina Schulz et d'André Petitat. Céline Cerny approche un texte de Ramuz (*Le Village dans la montagne*) avec les outils de l'ethnocritique et invite à réévaluer l'étiquette de « régionalisme » souvent appliquée à l'œuvre du romancier vaudois. Stéphane Pétermann, dans un long article remarquablement structuré, examine lui aussi la figure de Ramuz et le figement dont elle a été l'objet, précisément pour en retracer le processus de sacralisation. Pointant les enjeux et les moyens par lesquels ont pu s'opérer ces appropriations diverses, l'auteur livre les résultats d'une enquête passionnante dans l'espace public romand, qui mêle analyse de textes et de métatextes, histoire éditoriale, considérations institutionnelles. Kristina Schulz examine quant à elle une autre grande figure suisse, Denis de Rougemont, par le biais de l'histoire des intellectuels. Son étude du concept de « neutralité active » défendu par Rougemont démontre tout l'intérêt de contextualiser finement les prises de positions, en les éclairant notamment par des éléments d'histoire des idées politiques. Enfin, André Petitat pose les hypothèses préalables à une sociologie de l'interprétation ordinaire des textes littéraires. Son article présente la théorie de la pluralité des mondes et l'articulation originale qu'elle propose entre le réel et le virtuel, pour ensuite examiner les processus de production d'une interprétation à partir d'un simple conte.

Tout à fait complémentaires sont les contributions qui mettent en avant ce que la littérature fait aux sciences sociales, c'est-à-dire qui choisissent d'inverser, ou du moins de ne pas hiérarchiser, les rapports épistémologiques traditionnels. Ainsi, Lorenzo Bonoli livre une analyse précise des modalités de production (création de l'altérité) et de réception (garantie de la portée épistémologique) des textes scientifiques ethnographiques, nourrie des théories portant sur les récits de fiction. Raphaël Baroni, Stéphanie Pahud et Françoise Revaz utilisent eux aussi la fiction — plus particulièrement l'*intrigue* — littéraire pour éclairer d'autres formes de textualisation, en l'occurrence celles de l'intrigue médiatique. Leur analyse comparée du « feuilleton *Swissmetal* » débouche sur une réflexion épistémologique sur le transfert, la validité et le renouvellement des concepts narratologiques traditionnels. La réflexion épistémologique est également au cœur de l'article de Jérôme David, à la tonalité pourtant très personnelle. Au départ d'un curieux texte de

l'investigation. À cet égard, l'article de Daniel Maggetti et l'entretien entre Pascale Casanova et Jérôme Meizoz présentent de manière synthétique l'imbrication féconde qui caractérise l'ensemble du dossier et qui nous amène à conclure que la transdisciplinarité n'est pas un vain mot, si elle s'accompagne d'un peu de réflexivité.

À ceux qui pensent que la question des rapports entre littérature et sciences sociales n'a été que trop et inutilement débattue, ce numéro d'*A contrario* répond en démontrant de belle manière que les faits de textualité et les faits de société peuvent s'éclairer réciproquement et que cet éclairage réciproque peut s'avérer excitant, si l'analyste se soucie davantage de l'objet qui l'occupe, le passionné, et de sa rigueur de méthode, que de ses frontières disciplinaires et institutionnelles.

François PROVENZANO

Arnaud HUFTIER : *Stanislas-André Steeman. Aux limites de la fiction policière* (Encre, « Références » n° 20).

Très connue et malgré tout un peu oubliée, l'œuvre policière de Steeman (1908-1970) a été quelque peu écrasée par celle immédiatement contemporaine de Simenon (1903-1989). Il est vrai qu'ils sont très proches l'un de l'autre. Tous deux sont wallons et ont vécu à la même époque. Ils ont tous deux laissé un personnage emblématique : Maigret pour Simenon et Wens pour Steeman. Tous deux ont commencé leur carrière d'auteur par le journalisme. L'essentiel de leur œuvre a été publié en France. Les ressemblances s'arrêtent à peu près là car beaucoup de choses les opposent. Simenon a eu une vie quelque peu agitée, celle de Steeman est relativement linéaire et simple. La production de Simenon a été pléthorique, celle de Steeman n'est que quantitativement importante. Les œuvres de Steeman sont très majoritairement orientées « policier », même s'il a tenté de s'en éloigner, alors que la carrière de Simenon se partage entre une production alimentaire (la série des Maigret) et une production de romans sociaux (plus ou moins vaguement teintée de policier). Simenon n'a été qu'auteur, tandis que Steeman, outre d'incontestables talents d'illustrateur, a été directeur de collections (« Les auteurs associés » et « Le jury ») et il a donné leur chance à bien des néophytes.

Face à leur métier, les deux créateurs ont eu une attitude assez différente. D'un côté, nous avons un auteur qui accepte son état, Simenon, et qui en tire profit au maximum tant financièrement en discutant ses contrats toujours plus à la hausse, qu'en jouant sur son image en menant une vie mondaine bien remplie. D'un autre côté, et comme Arnaud Huftier le rappelle plusieurs fois, Steeman, qui n'est pas satisfait de son état d'auteur de romans policiers et qui souhaite — en vain — rencontrer le même succès dans le domaine de la littérature générale, n'obtient pas toujours ce qu'il voudrait de son éditeur (par exemple, ne plus être publié avec un auteur alimentaire de romans d'espionnage comme Jean Bruce). Contrairement à Simenon, Steeman ne joue pas de sa notoriété, il ne se « vend » pas à la presse et se montre beaucoup plus discret que son collègue. Donc au-delà d'une ressemblance de façade, nous avons deux personnalités fortes, deux auteurs

roman policier, *Le Mystère du zoo d'Anvers*, où il tourne en dérision tous les clichés de la littérature policière. C'est ce dont on se rend compte lors de la période où il est directeur de collection : il ne se contente pas de prendre ou de refuser des romans, il explique, il conseille ses auteurs, il les fait travailler pour en tirer le meilleur. Enfin, Steeman, tente d'améliorer sa production en réécrivant plusieurs de ses romans, ce que Simenon ne fera pas.

Comme le rappelle fort opportunément Arnaud Huftier, on ne doit pas à Steeman un enquêteur célèbre, mais deux : Aimé Malaise puis Wenceslas Vorobeitchik, dit Monsieur Wens. Ils travailleront même de conserve dans *La Nuit du 12 au 13* où Wens n'a qu'un rôle relativement secondaire, puis dans d'autres romans après leur réécriture. Si on se souvient plus volontiers de l'inspecteur Wens, c'est sans doute grâce aux adaptations cinématographiques qui l'ont mis en valeur et qui nous le montrent assez distancié face aux événements alors qu'Aimé Malaise est beaucoup plus humain, faillible même. Ainsi, dans *Zéro*, c'est un personnage secondaire qui lui apporte la solution de l'énigme. Wens, en revanche, aborde une enquête en se plaçant dans la perspective imaginée par Pierre Véry : le roman policier n'est jamais qu'un conte d'enfants à l'usage des adultes. Wens remet de l'ordre dans un monde défilé par la transgression et lui redonne cette innocence du monde de l'enfant, une pureté première. Mais, dans un même temps, comme le rappelle Arnaud Huftier, Wens déconstruit le roman policier par autoréférence (phénomène autotélique), pour mieux le reconstruire en se plaçant « aux limites de la fiction policière ».

Par ses articles, par ses diverses communications et grâce à cet ouvrage, Arnaud Huftier apparaît bien comme le spécialiste de l'œuvre de Stanislas-André Steeman tant il est vrai que, contrairement à ce qu'affirmait naguère Michel Lebrun, tout n'a pas déjà été dit sur cet auteur relativement complexe. Cette collection « Références » des éditions Encre mérite bien son nom car les ouvrages que l'on y trouve se caractérisent tous par la qualité et la richesse informative de leur contenu. Cette œuvre-ci ne déroge pas à la règle. Arnaud Huftier analyse avec soin l'évolution du parcours narratif de Steeman et en dégage tout ce qui en fait l'originalité grâce à une exposition et un passage au crible de ses principales œuvres allant même jusqu'à nous offrir, sous forme de tableaux, les évolutions d'un texte d'une édition à l'autre, montrant ainsi le soin que Steeman portait à ses écrits et son souci de les bonifier. On pénètre donc au cœur de l'œuvre de l'auteur pour mieux en percevoir toute la signification et ce qui fait que certains de ses romans sont maintenant considérés comme des « classiques du genre ». D'aucuns pourront regretter que l'on n'en apprenne pas davantage sur la biographie Steeman, mais ce n'est pas le sujet de cet ouvrage. En revanche, la somme d'informations sur l'œuvre de Steeman est considérable et nous avons là un livre qui s'impose comme une référence pour tous les chercheurs sur le roman policier.

Daniel FONDANÈCHE

Jean-Louis CHRÉTIEN : *La Joie spacieuse. Essai sur la dilatation* (Minuit, 27 €).